

Bergère attend Pierrot

Toutes les lampes à huile et tous les quinquets s'étaient allumées petit à petit.

Dans toute la baie, les fumeroles parfumées de rameaux de genêts, de bois de bouleau, de frêne ou de noisetier enveloppaient l'atmosphère déjà fraîche d'octobre.

De nombreux scintillements perçaient la légère brume crépusculaire. Leurs reflets mordorés de la marée basse annonçaient une soirée au coin de l'âtre. Là, où des histoires agrémenteraient les dernières minutes et péripéties de la journée.

On bassinait déjà les lits depuis plus d'une semaine. Les hommes fatigués par le travail de pêche à pied s'étaient assis. D'autres téméraires besogneux, encore en mer, rentreraient au petit matin. Certains, pipe au bord des dents, patientaient, se remémorant les faits du jour avant la longue soupe du soir.

Depuis plus d'une heure, Bergère, nous l'appellerons « Bergère », une jeune fille si blonde, si seule, trop enveloppée d'un châle laineux gris argent et remplie d'espoirs, était rentrée au bercail. La chaleur du foyer où crépitaient les bûches éclairaient sa cuisine. Seule pièce chauffée de la longère à colombages.

Dans la large salle sombre, meublée d'une table massive en bois, on y trouvait aussi trois chaises blanches alignées, ornées chacune de son coussin bordeaux, ainsi que, lui faisant face, un long banc de cerisier luisant.

Un tapis d'un autre temps ornait le mur du fond avec une scène de marine un peu poussiéreuse. Qu'y voit-on ? Quelques bateaux à voile suivaient le gré du vent, coiffés d'une voile d'un blanc roux, poursuivi par les vagues écumantes et flanqués d'une nuée de goélands, tandis que dans un bois lointain, les chasseurs tendaient un piège.

Bergère attendait son Pierrot. Combien de fois, à la soirée, avait-elle fredonné la chanson ?

Au clair de la lune, il avait fait une apparition furtive jusqu'à ce soir d'un automne qui nourrit si bien les sangliers de ses glands. La saison rousse, celle des amours dans les marées, les fourrés et les forêts. Une saison où les congres, les grondins, les merlans se faisaient complices des marins audacieux, ballotés par le gros temps.

Bergère avait bien écouté sa maman lui dire tout son bonheur de rencontrer un homme. De pouvoir en faire son amant. Et, s'il est de bonne famille ou riche et généreux, peut-être son mari.

Alors qu'elle l'espérait, que son troupeau broutait, il lui était apparu. Le bellâtre, en pourpoint, était chaussé de bottes hautes et vêtu d'une cape de velours noir. De taille élégante, le chevalier l'avait séduite en un instant. Bergère, tout en retenue, croyait encore rêver.

Elle voyait les nuages passer, s'animer, se métamorphoser et s'éloigner, puis l'étendue d'eau de la baie frissonner comme elle, émue par sa vision. Bergère se souvient de tous les détails. Pierrot survenait dans un galop dompté pour faire boire son destrier non loin de la belle impatiente.

Le cheval de Pierrot, par la bride, attaché à la branche basse d'un chêne, paissait bien appliqué. Pierrot s'approcha d'elle, cueillant sur son passage quelques rares fleurs d'automne pour les offrir en bouquet, en guise de bonjour. En entendant sa voix, elle en fit un écart. Dans ses chimériques songes, jamais, elle n'avait entendu sa voix. Dans ses songeries, elle n'eut jamais imaginé un chevalier doté d'un tel organe. Dans ses fantasmes, son timbre avait un caractère à la fois doux et coloré, sérieux et rassurant.

La réalité était tout autre.

L'ayant rejointe au bord de l'eau, Pierrot se pencha vers elle.

Bergère était certaine qu'il pouvait avoir un goût sucré tels les sucres d'orges ou celui des caramels que lui confectionnait sa grand-mère.

Rêvait-elle encore ?

Elle se pinçait alors à la réalité. Dans la vaste cuisine où elle s'était installée, près de la fenêtre, elle lorgnait depuis si longtemps son retour. Émergeant de son songe sucré aux arômes de friandises, sentant le soir s'étendre sur sa chaumière, Bergère s'en est sortie, pour rentrer ses blancs moutons et les autres pareils.

De retour à la cuisine, elle remplit puis chauffa un seau galvanisé qui en quelques instants se mit à émettre des souffles vaporeux. Elle et lui s'en tinrent là, tous deux à soupirer. Elle se prépara comme chaque soir pour la venue du bonheur et se parfuma d'un nuage de fleurs iodées.

Elle restait seule à espérer.

À la même fenêtre, elle s'en retourna pour faire face à son attente.

Les cheveux parfumés d'une odeur de bonheur furent aussi bien lustrés. Elle les coiffa d'un ruban rose.

Vers quelle heure viendra-t-il pour la complimenter sur sa robe aux manches de den-

telle et son col à jabot ?

Elle se tourna, remplie d'une ambition inquiète, découvrit le bouquet dans le vase enserré. Il était là !

Bergère n'avait donc pas rêvé ?

Le soir sombre et sensible fut fendu d'un bêlement soudain et incertain. Elle pénétra dans l'étable, hardie et impatiente.

Un agneau, encore un, salua sa visite en blottissant sa laine tout contre ses chevilles. Elle délaissa l'agneau, pensant à son Pierrot. Bergère rentra et se repositionna accoudée à la fenêtre. Dans la buée de son rêve, elle dessina un cœur.

Les fleurs qu'elle avait reçues en témoignage de respect et aussi de ses intérêts, étaient bien plantées dans l'eau du vase sur la table robuste.

Elle n'a donc pas rêvé ?

Au loin, dans le village, les lueurs allumées pour la veillée s'éteignirent pour faire place à la nuit, aux ténèbres, à l'angoisse mêlée aux vieilles solitudes.

On n'apercevait plus les reflets de la mer dans cette soirée sans lune.

Elle s'assit fatiguée, contemplant les pétales qui coulaient sur la table, formant une nappe d'amertume. Bergère se crispa et se surprit à bâiller. En se ressaisissant, elle dut veiller, confiante jusqu'une heure avancée. Elle le trouvait si beau, si grand, si distingué, ce prince si charmant qu'elle devait retenir sur ses paupières béantes, en vue de l'accueillir de ses yeux grand bleus de mer.

Il restait de l'avoine pour nourrir le cheval de charmant, du pain frais du matin et du jambon fumé, du bon vin de ses chais pour choyer son Pierrot.

Elle a posé les verres des fêtes carillonnées sur sa table à côté des fleurs déjà presque fanées. Le cruchon bien chambré, recouvert d'un tissu antimouche n'attendait plus que son promis.

Plus une seule lumière n'éclairait son horizon. La nuit pesait lugubre sur la mer et ses maigres vallons.

Soudain, alors qu'elle s'assoupissait vaincue, Bergère entendit un bruit.

— Serait-ce le charmant ?

Bergère enthousiaste ouvrit sa porte et surprit son voisin à cheval sur son porc.

- Il est encore pété, se dit-elle sans remords. Il a fait ce chemin pour venir m'ahurir ?

Elle referma sa porte, puis se barricada.

Pierrot ne viendra pas encore, ce ne sera pas ce soir.

Bergère rangea les verres, puis elle se consola en buvant tout le vin du cruchon.

Elle lui tapa le cul sur la table de chêne. Elle n'était plus très claire non plus.

On frappa à sa porte.

– Était-ce le voisin bourré et son cochon ou bien enfin mon charmant ?

À la porte vite, il faut que je lui ouvre !

– Bonsoir Bergère, lui dit la voix d'autorité restée dans la pénombre. Je vous ramène un de vos agneaux. Il était perdu sur la route. Je redoute les loups et les brigands.

Lui dit le garde champêtre en lui tendant la petite bête.

– Comment avez-vous su que celui-là m'appartienne ?

– Il a une trace rouge sur la tête, c'est bien le vôtre ?

– Oui. J'irai le rentrer. Merci Marée-chaussée. Elle le prit dans ses bras.

– C'est un beau spécimen. Vous les aimez comment vos tout petits agneaux ?

Bergère encore sous les effets du bon vin, de ses cépages et de la longue veille pour son Pierrot lui répondit sûre d'elle :

- Je les préfère saignant, avec de l'ail et quelques flageolets.